

Une enfance boulimique

Marie-Louise Audiberti

Parfois l'enfant ne ressent du monde, des autres et de lui-même que l'absence. Indifférent à ce qu'il mange, poussé par la double pulsion de s'enraciner et de se détruire, il n'a alors qu'une obsession : absorber, se remplir. Les livres, les personnes peuvent eux aussi susciter l'insatiété. Les avaler, les dévorer, se les incorporer est vain. Rien ne comble en effet celui qui pense que son corps ne peut rien retenir.

Boule, bouche, bourru, bourrer, bouffe, brume, bâfrer, bébé, bonbon. Pas un chuchotis, mais une explosive. Manger se conjugue au présent, c'est une nécessité. Bouffer, bâfrer, tient du péché. L'estomac est lourd, la conscience aussi.

Eating - Le sexe et la drogue ont encore un rien de chic, disent-elles dans ce film. La nourriture, celle dont on se gave et qui fait le ventre lourd, ne passe pas. Trop terre à terre, elle tire vers le bas, le prosaïque, elle signe une certaine bassesse.

Que les femmes mangent ou non, la souffrance est la même, le corps à peine différent, au bout du compte. La nourriture devenue obsession n'est plus de la nourriture. Elle est ce par quoi l'on n'est que ce que l'on est, la pierre de touche où se heurtent les bonnes résolutions, où se fissure l'image de soi.

Tout remonte à l'enfance.

Boule - Notre mère nous veut rondes, comestibles. Il faut que nous prenions de la place, qu'il y ait quelque chose à palper, quelque chose de sûr. Si ses filles allaient lui manquer ! S'évanouir dans les airs !

Une tante très maigre nous tape sur les fesses. Elle tâte le

rebondi. Emplissez-vous, mes petites. Prenez des formes, afin que plus tard vos maris en aient plein les mains.

Personne, à cette heure, ne se soucie de notre ligne.

Bourrée. - Ma poupée est bourrée de son. Qu' y a-t-il à l' intérieur de moi ? Rien, le vide, l' absence. Comment faire pour me relier à mon corps ?

Manger. - À ton âge, on dévore. L' enfant a le droit de manger, le devoir même. Du moins, il l' avait, car désormais on rationne même les bébés afin que leurs cellules, multipliées à outrance, ne fassent pas d' eux, plus tard, des individus obèses.

Moi, je mange ce qu' on me donne. Très vite, pour annuler le geste de manger. Que ce soit fini avant même d' être commencé. Manger, ça va de soi.

Quand je parle de manger, il n' est évidemment pas question de salade, ni d' endives, pas de ces choses légères, sans poids, pas de ces courants d' airs pires que zéro.

Ma mère ne sait pas faire la cuisine. Dans sa jeunesse antillaise, les jeunes filles n' avaient pas le droit d' entrer dans la cuisine. Chez nous, on mange des nouilles, de la purée, un peu de cheval pour avoir des forces. Il faudra attendre longtemps avant que ma mère réinvente les plats épicés de son pays.

Bouillie. - Comme dessert, ma mère prépare pour toute la famille de la bouillie. Quand mon père ne rentre pas le soir, je suis un peu triste, mais je mange la part de bouillie qu' on a mise de côté pour lui.

L' évier. — Quand l' atmosphère est tendue, que le ciel menace de tomber sur nos têtes, que le ton monte et que les portes claquent, quand la journée flotte, vide, pour la remplir je mangerais même l' évier. Dans la nourriture, je puise cette épaisseur qui me manque.

Voir. - Elle a les yeux plus grands que le ventre. Erreur, je ne vois pas, je suis aveuglée par la nourriture. Elle me ferme les yeux, me comble et me terrasse. Je me repose en elle comme entre des draps tièdes. Pour un instant, pas besoin de m' accrocher aux murs

pour ne pas tomber. La nourriture me tient, me soutient, mais il ne faut pas la regarder. Imaginez ! Si je regarde, je serai comme vous autres : délicate et sélective. J' aurai des goûts et des mines.

Vomir. - Manger c' est aussi vomir. Comme le jour des bouchées à la reine. Ma mère les avait achetées en l' honneur d' un poète invité à dîner. Nous, les enfants, nous devions être de la fête. Tout un événement, ces bouchées à la reine. Comme nous en parlions depuis quelques jours, j' étais obligée de les voir, de les savoir.

Imaginées d' abord, nommées, puis exposées sur la table de la cuisine, prêtes à être réchauffées, elles existaient.

Le boulimique n' aime pas ce qui a trop d' existence. Il lui faut du fade et du plein. S' il mange, c' est pour supprimer la nourriture et non la glorifier. Mais parfois la nourriture résiste.

La bouchée à la reine, cette mosquée byzantine, pâte effritée, béchamel délivrant des odeurs inusitées, avait trop de présence pour que je puisse l' ingurgiter. Je vomis avant le dîner. Une indigestion. Pourtant, cette fois-là, j' avais l' estomac vide.

Bonbon. - Un bonbon ? Que ferais-je d' un bonbon ? Je ne suis pas un bébé. D' accord, ça brille de mille feux et ça fait chic. De telles qualités ne m' intéressent guère, je ne suis pas une croqueuse de perles. Enfin, si vous y tenez, ça m' occupera toujours un moment.

Gâteau. - Le gâteau est forcément gâterie. Il vient quand le repas est fini, au dessert, avant que l' on ne desserve, ou à l' occasion d' une fête. Ou encore il est cadeau. De toute façon, il prouve que l' enfant n' a pas démérité. Car la punition traditionnelle est bien d' être privé de dessert.

Les gâteaux de mon enfance me relie à ma mère. C' est elle qui les prévoit, les dispose, elle qui anticipe notre plaisir. Doux et sucré, cadeau ou récompense, le gâteau nous maternelle. Entre notre mère et nous, il signe une complicité de bouche à bouche.

Ma cousine Michèle, sa mère invente pour elle un gâteau. En mère aimante, elle le baptise gâteau Michèle. Après la mort de sa mère, Michèle veut refaire le gâteau de son enfance. Mais il ne figure nulle part dans les recettes de cuisine. La mère s' est bien gardée de transmettre la recette. La mort de la mère signifiait la mort du gâteau.

Ma mère sait faire des tartes. La pâte que l'on prépare doucement. Ensuite les pommes qu'il faut éplucher, couper en morceaux. Maman beurre le moule avec ses doigts. Mais le bouquet, ce sont les croisillons de pâte sur le gâteau. Tomberont-ils juste ?

La tarte aux pommes est le seul mets dont je me souviens, le seul que j'ai vu faire, qui m'ait mis en appétit.

Ensuite, nous allions porter la tarte chez le boulanger afin qu'il la cuise dans son four. Le plat était noué dans un torchon, dont on tenait les extrémités.

Mais le gâteau, toutes crèmes dehors, gâte aussi le goût.

Sucre - Parlez-moi plutôt du sucre. Au moins voilà qui est franc. En poudre, étalé sur la tartine de beurre, ou simplement en morceaux, le sucre entre avec le livre.

Fascinée, je dévore les pages l'une après l'autre. Il me faut incorporer le livre. Je dors avec, il roule avec moi dans les couvertures. Je lis comme je mange, en aveugle. Quand le livre est fini, je le recommence, non sans avoir renouvelé ma provision de sucre ! Le livre me suit partout, même à table. Il en ressort maculé. Quand vraiment je n'ai plus rien à lire, je mets le livre tête-bêche et le relis ainsi. Je l'aime tellement qu'il m'arrive d'en arracher des pages pour mieux le consommer. Sans y penser, j'en mâchonne des bouts. Mais le livre résiste et je pleure sur mon livre mutilé. Mutilé, maculé. *Les Petites Filles modèles* passent ainsi à la moulinette, couvertes de sauce tomate.

Comtesse de Ségur - Avec le sucre pénètre la comtesse de Ségur. Sophie de Réan est trahie par les pâtes de fruits qu'elle entame, l'une après l'autre, espérant qu'on n'y verra que du feu. Comme une certaine Brigitte, qui, ayant sucé l'enveloppe chocolatée des pralines défendues, prétendit que c'était le soleil qui avait décoloré les pralines à travers la boîte.

Je n'ai pas de ces trouvailles facétieuses. Avec la nourriture, l'enfant que je suis n'a pas de relations distinguées. La nourriture, c'est moi. En phase avec moi, elle me prolonge et me complète. Mieux, elle m'enracine, m'empêche de me volatiliser. Mais déjà je crains qu'elle ne m'enterre. À l'adolescence, il faudra émerger, secouer tout ce sable dans les yeux.

Cette gourmande de Sophie de Réan ne peut résister à la ten-

tation. Sa mère ne cesse d'exhiber devant elle jouets et nourritures délectables, et la petite fille est censée apprendre à différer son plaisir. Ne pas toucher, ni manger. Laisser un écart entre elle et les choses. C'est ce qu'on appelle l'éducation.

Une éducation bien cruelle. Même si Sophie a faim, il lui faut attendre le repas. Et il ne lui reste qu'à disputer son pain noir au cheval!

Alors que, chez nous, il n'y a jamais faute. Jusqu'aux privations de la guerre, la nourriture sera un continuum sans fin et sans faim. Quelque chose de plein et d'incolore.

Excès. - Seule la nourriture nous semblait être à disposition. Le reste, jouets, vêtements, était bien plus limité.

Aujourd'hui, nous vivons dans nos pays sous le règne du trop. Inutile d'être boulimique, le trop s'offre à nous, dans tous les domaines. Trop de vêtements, trop d'objets, trop de culturel, et surtout trop de nourriture. Pas seulement de quoi s'alimenter, mais une nourriture alléchante et superflue, toujours renouvelée, exhibée aux regards. Aujourd'hui tout est en vitrine. Self-service, vous n'avez plus qu'à tendre la main.

Dans mon enfance, où la consommation n'était pas cette marée déferlante, nous ne pouvions qu'être impressionnés par l'excès, le nombre. A ses amis chers, le général Dourakine tient à offrir un repas gargantuesque. La comtesse de Ségur ne lésine pas. Gourmande elle-même, sinon boulimique, elle séduit les enfants avec le trop, trop de tout.

Pensons au trousseau de la poupée de Marguerite, dans *Les Petites Filles modèles*. Une page et demie de vêtements divers qui nous paraissaient le comble du luxe.

Hans et Gretel. - Des orgies de sucre s'organisent avec Hans et Gretel, sortis des contes de Grimm. Une maison tout en sucre, quelle aubaine ! Les deux enfants ne résistent pas à la tentation. Ils entrent, ils goûtent. Hop, la porte se referme et les voilà prisonniers de la vieille sorcière. À travers les barreaux de la cage, celle-ci examine les doigts des enfants. Sont-ils assez gros pour qu'elle se repaisse ? Hum, encore un peu maigres. Elle les gave. Avant de les sacrifier, il lui faut les engraisser.

Des enfants qui se feront rôtir comme des poulets ? Étrange

rapprochement. Nous, les enfants, sommes-nous comme les bêtes, juste de la chair et des os ? Ne sommes-nous pas d'abord nous ? Et le boucher qui fit avec les enfants de la chair à pâté. Si le saint Nicolas de la chanson n'était pas passé par là, ils auraient été avalés eux aussi. D'ailleurs, ne raconte-t-on pas dans notre quartier que dans l'épicerie rouge, en bas du boulevard, on enferme les enfants dans un coffre ? La rumeur court, s'enfle, portée par nos peurs.

La bouche. - Les mots sont partout, dans les livres, les dictionnaires. Il faudrait les prononcer. La bouche hésite encore, mais quelle satisfaction quand les syllabes tonnent, quand le mot porte ! Quelle joie alors de déguster le mot ! La parole est l'inverse exact de la nourriture. À l'ingestion se substitue la projection. Mais qui me dit que tout ce sucre avalé ne ressort pas directement en vocables ? De la chère jaillissent des harmoniques. Si je dévore, sucre et livres, si j'absorbe et m'immerge, c'est pour naître, pour être.

Les autres. - Je dévore les autres, leurs mots, leurs mines, leurs manies. Je m'efforce de les assimiler, de les incorporer. Je n'en aurai jamais fini d'avaler les autres, de les prendre aux mots qui leur viennent. Peut-être, en les dévorant, ai-je la bouche ouverte. Les autres me fascinent d'être ce qu'ils sont, alors que je suis encore pâte molle, chose informe. Qui serai-je, quelle identité endosserai-je ? Pour l'instant j'absorbe, j'emmagasine.

Découvrant la place vide, les autres s'engouffrent en moi, ils occupent les lieux. Ce sont les tenants et aboutissants de ma propre histoire. Ils en profitent, me mêlant à leur vie. Un jour, quand je serai grande, je les évacuerai. Pour l'instant, ils se bousculent et m'empêchent de respirer, de me dilater. Les autres, ça donne aussi la nausée. Il faudrait vomir quelques passagers clandestins.

Et les autres me voient, alors que la nourriture ne me voit pas. Elle est ma seule alliée. Elle ne me trahit pas. Entre elle et moi, la connivence du silence, de la somnolence. La boulimie est un plaisir solitaire.

Évacuer les autres ? Facile à dire.

Grandir. - Ne suis-je pas finalement composée de cette boulimie infantine, ce trop-plein qu'il me faut négocier - dire, écrire - ,

cette abondance qui nourrit autant qu'elle oppresse ? Toutes ces nourritures terrestres, aliments aussi bien que lectures, personnages, paysages, je ne peux m'en délivrer qu'avec les mots de ma bouche ou de ma plume. Pour savourer cette manne thésaurisée, il me faut la transmuier.

Grandir, ce serait passer de la boulimie à la gourmandise, de la bombance à la dégustation. Et aussi se méfier, ne pas se précipiter comme Hans et Gretel dans la maison de sucre. Grandir, ce serait oublier le sucre récompense, le sucre qui flatte, pour goûter le sel de la vie. Ce serait passer du sucre au sel.

Marie-Louise Audiberti